

L'identité est un combat

"L'Enfer, c'est les autres" disait sentencieusement Jean-Paul Sartre dans "Huis Clos". Il n'est, en effet, selon les mots de l'intellectuel, nul besoin de flammes, de fourches et de démons pour que l'Enfer soit ce qu'il est. Tout ce dont il est besoin, c'est la présence d'un autre et aucun moment d'intimité pour se ressourcer intérieurement, même l'espace d'"un battement de cil". Cette distinction entre soi et les autres intervient très rapidement dans l'enfance. Elle prend la forme du mot "non". Ce mot a la vocation d'exprimer la particularité de l'individu à l'encontre de son entourage.

Cette séparation entre soi-même et les autres n'est cependant pas étanche. Faites une expérience de pensée toute simple: essayez de vous figurer votre vie si vous n'aviez jamais eu affaire à l'autre. Seriez-vous la même personne aujourd'hui? Certainement pas. Prenez les enfants sauvages: les cas de Victor de l'Aveyron et de Marie-Angélique LeBlanc ont montré qu'une absence de langage articulé pratiqué laisse des séquelles particulièrement graves au cerveau. La zone dédiée au langage, si elle n'est pas stimulée, finit par s'atrophier et il devient très difficile pour l'enfant de rattraper son retard. La fragilité de cette zone s'explique aisément du point de vue de notre espèce: l'Homme est un animal social, avec des interactions extraordinairement complexes. Le développement psychique d'un enfant passe par sa famille: des autres. Pour reprendre l'image de la statue de Rousseau, couverte d'algues et d'autres sédiments marins, nous perdons notre pureté naturelle dans le bain de la culture. Dès la naissance, nous sommes plongés dans la culture et le rapport à l'autre. L'identité se présente alors comme des racines, des bagages qu'on accumulerait tout au long de sa vie au contact des autres. Pour citer John Locke dans son "Essai sur l'entendement humain": "La connaissance d'un homme ne peut aller au-delà de son expérience". Ce dernier prend l'exemple d'un nourrisson. Il est littéralement vierge de tout. Le potentiel de ce dernier peut l'amener à devenir n'importe qui selon la manière dont sera "cultivé son jardin", pour reprendre l'expression de "Candide". L'autre est donc une expérience fondatrice de l'individu.

Reste qu'une certaine part d'inné apparaît importante: il n'existe pas de formule type, en matière d'éducation, pour former des Mozart, des Einstein et des Victor Hugo. L'identité va donc au-delà de la simple accumulation d'expériences. Ce sont non seulement des racines qui puisent dans le milieu, mais aussi le caractère singulier de l'être. Comme le pensait Guillaume D'Ockham, il n'existe que des êtres singuliers regroupés sous des termes universels conventionnels. Chaque homme est unique, et la découverte de l'ADN concrétise matériellement cette pensée.

L'identité semble être un concept complexe. Elle ne semble pas être un bloc unique nécessitant une définition unique. Il est nécessaire d'opérer des définitions conceptuelles face à deux types d'identités qui s'entremêlent pour n'en former qu'une. Cela nous permettra de mieux nous figurer le sujet.

La première des identités est l'identité présente. C'est ce que nous appellerions l'être à l'instant. C'est tout le poids des racines et de la personnalité de l'individu qui se manifeste dans le temps présent. C'est cette identité qui interagit avec les autres personnes. C'est une éponge à influences, l'individu choisissant d'accepter ou non ces influences nouvelles. Cette identité a un effet direct sur la suivante.

Nous caractérisons une autre identité: l'identité idéale. C'est la personne figurant son devenir désiré. Cela se manifeste au travers des rêves et des ambitions. Nous supposons l'existence de cette identité idéale par plusieurs indices. Par exemple, on ne trouve pas choquant qu'une personne, en se présentant, parle de ses rêves alors que, a priori, il semblerait n'y avoir aucun lien entre ce qu'on est et les désirs d'avenir... à moins qu'il ne s'agisse d'une projection du soi, ce vers quoi l'individualité tend. Un autre indice de l'existence d'une identité idéale, c'est la douleur engendrée par des rêves brisés. Il y a investissement massif de la personne afin de devenir à l'image de ses désirs. Réduire les rêves de quelqu'un à néant, des rêves sur lesquels il fondait sa vie, et on entendra souvent la

phrase: "ma vie n'a plus aucun sens". Comme si être juste soi était désormais insuffisant.

L'identité apparaît comme étant l'interaction entre l'identité présente et l'identité idéale. Leur interaction peut être une source de grande souffrance pour les individus, qui doivent parfois composer entre les antagonismes de leurs identités. Prenons quelques exemples connus en littérature: Don Quichotte, petit noble de campagne, rêvait d'être un héros comme dans les romans de chevalerie qu'il dévorait goulûment. Dans le livre deuxième de Don Quichotte, celui-ci est dégoûté de ce monde fade qui n'est pas fait pour lui. Sa Dulcinée n'est qu'une paysanne laide, et il n'y a ni géants dans les moulins, ni armées dans les moutons! Don Quichotte en déduit donc qu'un sorcier a ensorcelé le monde pour le priver de sa magie et de sa fantaisie. C'est ce sentiment d'être étranger au monde qui rend le personnage de Don Quichotte touchant: Don Quichotte s'identifie comme le héros qu'il ne sera jamais. Il n'est qu'un acteur, parmi tant d'autres, sur le théâtre morne du monde.

Un autre personnage bien connu en littérature, et assez similaire dans son psyché, c'est Madame Bovary. Flaubert nous la décrit en ces termes, alors qu'elle a perdu toute illusion de bonheur dans son mariage avec l'ennuyeux Charles Bovary: "Elle aurait voulu mourir ou vivre à Paris". Il y a, chez Emma Bovary, une contradiction invincible entre la lecture de ses "mauvais romans" aux Ursulines, pleins de romanesque; et sa vie d'épouse, petite bourgeoise, perdue dans la campagne profonde. Elle rêvait d'une vie d'aventures. Elle en était assoiffée au point de perdre connaissance en accouchant d'une fille et non d'un garçon, échec d'une revanche sur sa condition féminine. Emma vécut une descente aux enfers qui s'acheva par son suicide à l'arsenic. L'enfer, c'est cette vie rêvée, inaccessible, dont son âme a tenté de combler le vide au moyen de substituts insatisfaisants.

De manière plus concrète, cela peut se manifester au travers de la dépression, et plus particulièrement de la dépression amoureuse. Ce qui cause la souffrance en amour, c'est la confrontation entre une réalité froide et les sentiments qui ont formé des projets d'avenir. Il y a l'amoureux transi et l'amoureux insatisfait. C'est le problème auquel fait face Werther dans "Les Souffrances du jeune Werther" de Goethe: ne pouvant imaginer sa vie qu'avec Charlotte, Werther n'a d'autre choix que de mettre fin à ses jours. Contrairement à la croyance commune, le suicide n'est pas un acte libre: psychologiquement, il témoigne d'un défaut d'échappatoire pour l'individu qui voit en l'anéantissement de l'être la seule solution pour se libérer de la souffrance de son identité. C'est bien parce que la question du suicide est complexe qu'Albert Camus écrit dans "Le Mythe de Sisyphé" : "La seule question philosophique qui soit vraiment sérieuse, c'est le suicide". Le suicide est une réponse apportée à l'absurde du monde et de l'être.

Une autre illustration concrète serait les questions autour de la transexualité, de ces personnes qui sont d'un sexe mais se sentent de l'autre. L'identité sexuelle présente de l'individu, pourtant à jamais écrite dans ses gènes, ne correspond pas à l'idée qu'il se fait de son identité idéale. C'est ce qui peut pousser certaines personnes à pratiquer des opérations de changement de sexe et des thérapies hormonales, en dépit des risques multiples pour leur santé. Pourquoi risquer autant, à moins qu'il n'y ait un retour sur investissement équivalent? Si ce n'est afin de devenir soi?

Nous nous figurons l'identité par une métaphore simple. Imaginez une graine plantée par une nuit noire et éternelle. Le germe, dont les racines vont puiser ça et là, poussera en une tige. Cette tige grandira selon les vents et la végétation locale, donnant un tronc d'une forme unique. Dans ses branches se trouve un fruit, unique aussi, et lumineux, qui baignera de lueurs ses alentours. Dépendant de la grosseur de ce fruit, il pourra courber la plante sous son poids, être rachitique et bien d'autres formes variées. C'est par la lumière produite par ce fruit que les branches de la plante pourront fleurir et s'épanouir malgré les ténèbres régnant.

L'identité est constamment soumise aux pressions extérieures, aux attentes des autres et à leur reconnaissance. Il est ainsi des enfants qui compromettent leurs rêves pour se plier aux rêves de leurs parents ou des valeurs qui leur furent transmises. Dans "Zaïre" de Voltaire, l'héroïne éponyme se retrouve face à un déchirement irréconciliable entre son identité de chrétienne et l'amour qu'elle

éprouve pour Orosmane, le sultan musulman. Zaïre a rêvé de faire sa vie avec le prince mahométan. Sa vie rêvée, son identité idéale, c'est de devenir la femme d'Orosmane. Mais quand elle apprend ses origines françaises et catholiques de son père, Lusignan, elle ne put conjuguer son idéal avec son identité présente. Son héritage chrétien lui impose, selon son père, de voir comme un "crime" l'amour qu'elle éprouve envers ce musulman, ennemi de sa religion et de ses pères.

La religion constitue pour beaucoup d'individus une part importante de leur identité. Ce n'est pas pour rien que la religion est souvent décrite comme un phare: elle règle pour beaucoup l'angoisse du sens de l'existence en apportant des réponses sur qui sommes nous et que devons nous faire. Mais il faut néanmoins souligner le caractère éminemment castrateur de cette dernière. Le milieu religieux est soumis à une pression sociale immense. Vouloir s'éloigner des principes enseignés, c'est courir le risque de l'opprobre et de l'infamie au sein de sa communauté et de sa famille. Quitter le chemin vers Rome, c'est parfois emprunter son chemin de croix. Il est souvent fait mention de la "trahison" de l'enfant à ses racines. C'est un mot destructeur. Destructeur d'autant que la pression peut être injuste: dans le cas de Zaïre, comment prétendre au bonheur de son enfant en la faisant culpabiliser de son amour? Et a fortiori en se cachant derrière la soi-disante volonté de Dieu? Ironique qu'un être fait d'amour voit l'amour même comme un crime! Suzanne, dans "La Religieuse" de Diderot, subira un véritable harcèlement moral et physique afin qu'elle ne quitte pas son couvent, chose vue alors comme un péché terrible. La foi peut être le marteau avec lequel les individus vont se forger. Mais il faut être libre, libre de faire ses choix. Libre de peut-être se fourvoyer, ou de vivre une vie nouvelle et riche. Citons Jésus: "Aimez-vous les uns les autres". Et bien quand on aime quelqu'un, on se doit de le laisser libre! Sauf si vous voulez en faire un frustré, bien entendu.

L'identité est un bien précieux malgré la douleur qu'elle peut causer. C'est bien en ce qu'elle est une souffrance que l'identité témoigne de sa préciosité. L'identité n'est pas un don d'acquisition paisible. Elle doit être conquise en permanence vis à vis des autres dans un premier temps. Dans le film d'animation "Les Enfants Loups Ame et Yuki", les deux enfants portent en eux l'héritage de loup de leur père et l'héritage humain de leur mère. Yuki va dissimuler son identité de louve dans le monde des humains qu'elle souhaite intégrer pleinement. Elle finira par être acceptée par le garçon qu'elle aime pour ce qu'elle est. Ame, quant à lui, va se tourner vers ses racines de loup et totalement abandonner le monde des humains malgré les réticences de sa mère. Ame et Yuki vont, vers la fin du film, avoir un échange houleux, l'un reprochant à l'autre son humanité, l'autre de s'en éloigner en désertant les bancs de l'école. Cette divergence dans leurs choix de vie, malgré l'héritage commun, causera une bagarre entre les enfants, actant la séparation de leurs chemins de vie. Mais malgré cette séparation brutale, tous deux y trouveront leur propre bonheur.

Cette reconquête, dans un deuxième temps, doit se faire vis à vis de soi-même. La philosophie peut nous donner des outils pour nous conquérir et nous permettre de vivre une vie saine en adéquation avec nos aspirations. Les maximes socratiques "Connais-toi toi-même" et nietzschéennes "Deviens ce que tu es" sont des outils qui permettent de donner des balises pour se construire. Parlant de Nietzsche, "Deviens ce que tu es" est la synthèse de sa vision du surhomme. Le surhomme, loin des déformations de la lecture propagandiste nazie, c'est l'achèvement de l'homme qui doit se dépasser pour atteindre qui il est vraiment. L'homme n'existe qu'à l'état d'ébauche selon Nietzsche, c'est pour cela qu'il doit se construire comme il désire être. On retrouve, d'une certaine manière, cette idée de construction chez Jean-Paul Sartre avec son: "L'existence précède l'essence". C'est à dire que, tant que la vie ne cesse pas, nos choix et nos décisions continueront de façonner notre identité. Il faut savoir prendre en main son destin et, par extension, soi-même. Si les autres apportent leurs pierres fondatrices à l'édifice de notre identité, nous devons rester les architectes de notre propre création.

L'identité est un combat. Dans cette lutte, il faut apprendre à redevenir maître de soi et de sa destinée. Cela n'est pas aisé: qui dit combat dit nécessairement confrontation, qu'elle soit externe ou interne. Il est nécessaire d'avoir le courage de vouloir être le reflet de soi. On peut trouver rassurant de

vouloir évoluer tel le lierre parasite ou le tubercule souterrain au détriment de ses propres idéaux de ciel bleu. Nul risque dans la dépendance et l'enfouissement. Mais c'est un esclavage. Aucune fleur ne peut déployer toute la beauté de ses pétales sous la terre ou dans le parasitage... sauf la rafflésia, qui a une odeur de cadavre! Ce courage implique de devoir prendre des décisions parfois difficile ou, le cas échéant, de renoncer à certaines choses afin d'emprunter une voie que son coeur reconnaît comme la source de son véritable bonheur.

L'identité mérite son combat: c'est une réponse au non-sens du monde, à son absurdité. En dépit du bouillon de culture dans lequel il baigne déjà, mais dont sa mémoire n'est pas encore frappée, l'être naît vierge dans ce monde sans sens. Il doit répondre à la question de son sens propre, qui est-il et qui veut-il être. L'homme a dans ses mains les outils pour donner le sens qu'il veut à cette vie qui est la sienne. Ainsi que le laissait de sa plume Victor Hugo: "Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière".

Alors, allons vers nos lumières. Et quand dans l'oeil du miroir nous y déposerons notre reflet, puissions-nous y reconnaître l'écho de nos âmes bienheureuses, et nous dire dans un sourire: "voilà mes fleurs épanouies".